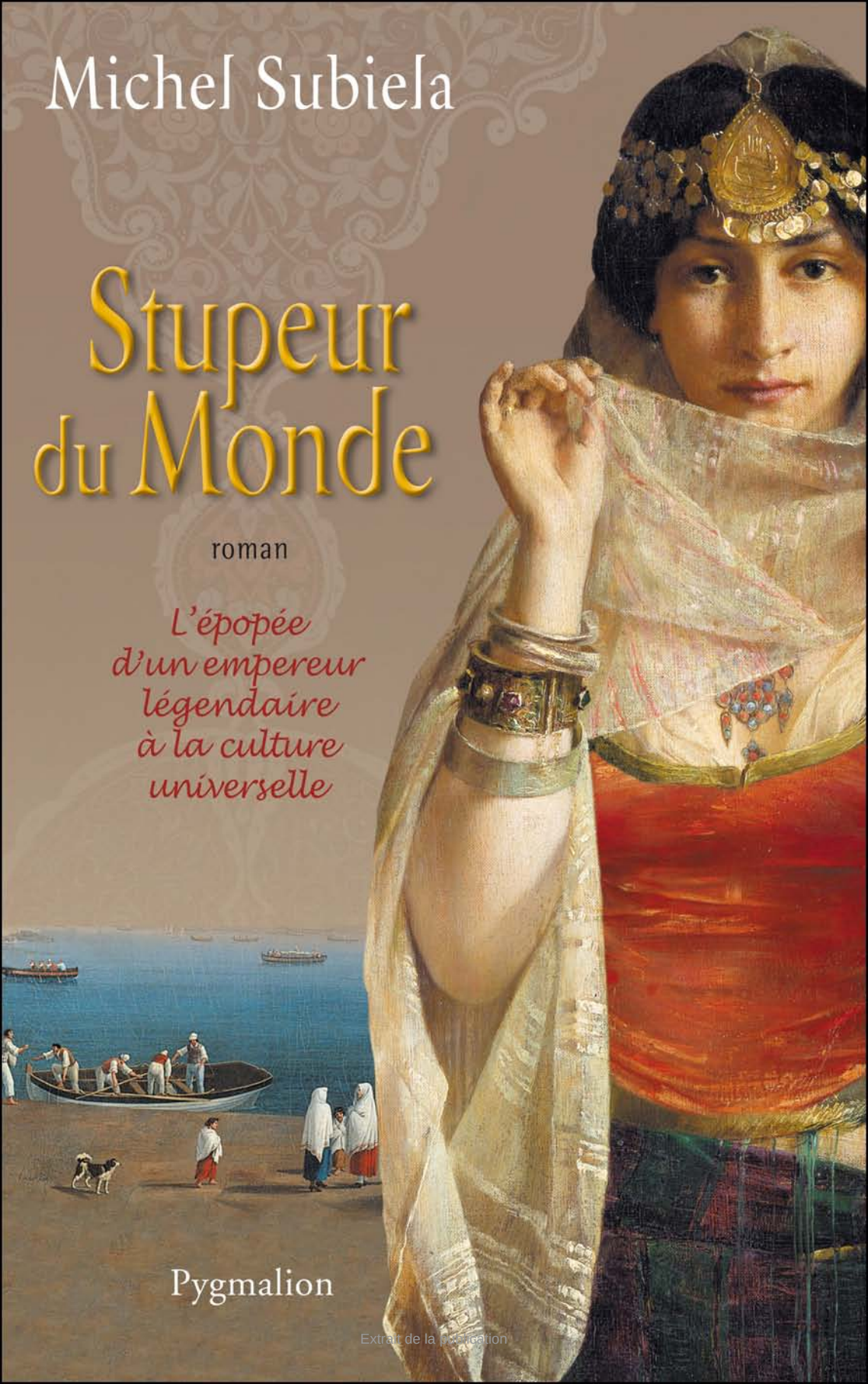
Michel Subiela

Stupeur du Monde

roman

L'épopée d'un empereur légendaire à la culture universelle



Pygmalion

Extrait de la publication

Stupeur du Monde

Ils sont quatre : Horacio l'apprenti chevalier, Josaphat le compagnon tailleur de pierre, Anton le fils humilié et la belle, l'entreprenante Yamina, leur égérie, leur amour. Yamina, l'héritière du plus raffiné bordel de Palerme, qui raconte leur histoire.

Quatre adolescents que tout sépare : l'origine, le milieu, la croyance. Quatre adolescents qui s'admirent, se jalousent, se défient, et qu'unit pourtant jusqu'à la mort la passion qu'ils vouent à un enfant à peine plus jeune qu'eux.

Mais quel enfant ! Le petit voyou loqueteux qui traîne, affamé, dans les rues de Palerme, n'est autre que l'héritier du Saint-Empire romain germanique et du royaume normand de Sicile : ce Frédéric de Hohenstaufen que ses contemporains appelleront *Stupor Mundi*, Stupeur du monde.

Au fil des années, il va échapper aux loups qui le guettent, reconquérir son empire, partir en croisade bien qu'excommunié par le pape, reprendre Jérusalem sans verser de sang, s'adonner sans mesure à sa passion pour les sciences et les femmes, s'interroger sur les dieux et le destin des hommes.

Dans ce roman haletant, exhalant les parfums enivrants et chantant les couleurs éclatantes de la Sicile, Michel Subiela nous raconte la vie d'un esprit libre, premier des souverains modernes, dernier des césars.

À travers une trentaine de films, écrits, produits et réalisés pour la télévision et, particulièrement dans la série du Tribunal de l'Impossible, *Michel Subiela a tenté de saisir ces moments magiques où vertus, folie, hasard transforment une vie en destin. Méditerranéen, né au Maroc entre Islam et Chrétienté, nourri d'Homère et de Descartes, il était destiné à faire revivre la trajectoire fantastique des rois normands de Sicile (*Le Sang des Hauteville*) et du dernier de leurs descendants.*

Pygmalion

13-III-N Création Studio Flammarion Illustration originale d'après : © Christie's Images/The Bridgeman Art Library ; © Electa/Leemage

STUPEUR
DU MONDE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

LES CHEVALIERS DE PROIE
Le Sang des Hauteville
*

LE ROYAUME SUR LA MER
Le Sang des Hauteville
**

LES JARDINS DE PALERME
Le Sang des Hauteville
***

LES FLAMMES NOIRES DE L'ETNA
Le Sang des Hauteville
****

LA MESSE NOIRE DES INNOCENTS

Extrait de la publication

Michel Subiela

STUPEUR DU MONDE

roman

Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0581-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

À Fumihiko Harada,
mon frère du pays
des monogatari

Extrait de la publication

Prologue

Au milieu du XIe siècle, les fils d'un certain Tancrède de Hauteville, petit baron du Cotentin, émigrèrent vers l'Italie pour se mettre au service des princes de Salerne, comme tant d'autres rejetons de ces modestes seigneurs aussi prolifiques qu'impécunieux. Mais, plus audacieux et plus intelligents que les autres, ils mirent très vite leur force physique, qui était grande et n'avait d'égale que leur manque de scrupules, au service de leurs ambitions personnelles.

En quelques années, ils s'emparèrent de tout le sud de l'Italie au détriment des Lombards et des Byzantins et reconquirent la Sicile que les Sarrasins avaient envahie un siècle et demi plus tôt.

En 1130, de cette île prospère et chargée d'histoire, carrefour entre l'Orient et l'Occident, l'un de leurs héritiers, Roger II, avec l'aide de l'antipape Anaclet qu'il avait contribué à porter sur le trône de Pierre, fit un royaume. Il le géra avec tant de rigueur et d'habileté, faisant vivre en harmonie juifs, musulmans et chrétiens grecs et latins, le couvrit de tant de cathédrales, de palais et de jardins, qu'il en fit l'un des États les plus prospères et les plus influents du temps.

Ses héritiers n'eurent pas son génie. Le premier fut prodigue et jouisseur, le second chimérique. Quant au troisième, quoique bâtard, il possédait bien des qualités de son aïeul mais manqua de cette part de chance indispensable aux grands destins.

Extrait de la publication

En tout juste quarante ans le royaume admirable, comme on le désignait alors, tombait dans l'escarcelle des empereurs germaniques.

En 1186, la fille posthume du grand roi Roger II, Constance, avait épousé Henri VI, le fils aîné de Frédéric Barberousse. Elle était plus que trentenaire, il avait onze ans de moins qu'elle.

De cette union si peu harmonieuse naquit pourtant, à la Noël 1194, un enfant : Frédéric Roger, héritier présomptif du royaume normand de Sicile et du Saint Empire Romain Germanique.

C'est de lui qu'il est question ici. À commencer par les conditions extraordinaires de cette naissance miraculeuse.

À quarante ans passés, après huit années stériles, l'impératrice d'Occident portait un enfant.

On en avait eu confirmation au moment où, en compagnie de son époux, elle franchissait les Alpes pour gagner cette Sicile dont elle était l'héritière et qu'Henri à la tête d'une puissante armée, allait lui reconquérir… pour l'en dépouiller.

Plus question d'aller au même train, par les mêmes chemins. Elle avait gagné Venise et prit la mer sur une nef confortable. Mais le roulis la rendait encore plus malade que son état. À l'escale d'Ancône, elle avait décidé qu'elle poursuivrait par la route et ordonné qu'on prépare sa litière.

Elle n'était pas tout à fait au terme de sa grossesse et pourtant, de l'avis des accoucheuses et des médecins, l'événement ne pouvait plus tarder.

De fait, après une seule journée de marche, alors qu'on approchait de la petite ville de Iesi, Constance ressentit les premières douleurs. On décida de gagner la ville au plus vite.

C'est alors qu'elle fut prise de panique. Non à l'idée des souffrances qui l'attendaient – lui avait-on assez répété combien une telle épreuve à son âge pouvait être fatale ! – mais à l'idée du sort qui menaçait l'enfant qu'elle allait mettre au monde.

Elle se sentait entourée d'ennemis, n'avait même plus entière confiance dans le petit groupe de Siciliens fidèles qui ne l'avaient jamais quittée. Elle savait Henri capable de tout corrompre par la menace, la terreur ou le chantage. Et Henri lui-même comptait tant d'ennemis qui pouvaient se dissimuler sous les traits de ses

Extrait de la publication

serviteurs ou de ses gardes ! Voulait-on qu'elle ait cet enfant ? N'allait-on pas l'étouffer à peine sorti de son ventre ? Et si c'était un mâle, lui substituer une femelle prise on ne sait où ? N'irait-on pas jusqu'à prétendre qu'elle avait vécu l'une de ces grossesses inventées et accouché que de vent ? L'angoisse portait son esprit à divaguer.

Quand on arriva sur la place du marché, que l'évêque et les autorités du lieu se furent précipités pour l'accueillir, se demandant ce qui leur valait un tel honneur, elle appela le lieutenant de ses gardes et, geignante et grimaçante, ordonna qu'on dresse à l'instant, autour d'elle, la tente de parade. Les soldats devaient maintenir sur place toutes les personnalités accourues, aller chercher leurs mères, leurs épouses, toutes les femmes de bien qu'on pourrait trouver.

Il y eut bientôt, sous la grande tente dressée en un temps record, une centaine d'habitants de Iesi, pressés les uns contre les autres et qui finissaient par comprendre ce qu'on attendait d'eux : être les témoins de l'accouchement de l'impératrice du Saint Empire Romain Germanique.

L'évêque protesta, disant que les hommes ne pouvaient décemment assister à pareil mystère. On les pria de se retourner et ils restèrent le nez contre la toile tandis que les matrones du lieu allaient, pour eux, commenter à haute voix l'événement. Ils n'oublieraient ni les implorations, ni les hurlements de parturiente qu'ils s'évitaient d'ordinaire en allant, dans ces moments-là, boire pour se réconforter chez leurs amis ou à la taverne.

Il soufflait sur Iesi, en ce lendemain de Noël, un vent glacial et on avait prévu plusieurs braseros autant pour faire bouillir de l'eau que pour réchauffer l'atmosphère. Mais il y avait une telle affluence sous la grande tente, il s'en dégageait tant de chaleur animale qu'on dut bientôt les ressortir.

Le travail fut long et pénible. Constance s'évanouit à plusieurs reprises. Pour la ranimer, on lui fit respirer des vapeurs de vinaigre. On en faisait chauffer sur une lampe.

Enfin, les femmes crièrent qu'elles apercevaient, entre les cuisses impériales, un petit crâne couvert de fins cheveux. Puis ce fut la tête tout entière.

Extrait de la publication

— L'accoucheuse tourne la tête pour mieux faire passer les épaules, commentaient-elles.

Et, en souvenir de leurs propres accouchements, elles lançaient des encouragements :

— Allez-y, noble dame, c'est bientôt fini ! Poussez, poussez encore ! Les épaules vont passer.

Constance fit un dernier effort et l'enfant jaillit.

Autant qu'on put en juger, ce n'était pas un beau bébé. Un petit être chétif, plus rouge et plus fripé qu'un pétale de coquelicot abandonné avec, en guise de bras et de jambes, des petits os sur lesquels la peau semblait juste collée. Mais c'était un mâle ! Et comme pour le confirmer, quand l'accoucheuse, après avoir coupé le cordon ombilical d'un coup de dent, le brandit au-dessus de sa tête, hurlant et sanguinolent, il pissa à la face du monde.

Les trois messagers qu'on avait prévu d'envoyer aussitôt annoncer la nouvelle à l'empereur durent attendre que Constance ait repris conscience après son ultime effort pour recueillir les termes de son message.

— Allez dire à l'empereur, mon époux, que je viens de lui donner un héritier et que je souhaite l'appeler Roger, comme mon père.

Huit jours plus tard, le plus rapide des trois, celui qui avait choisi la meilleure route, se jetait aux pieds de l'empereur et lui rapportait les paroles de Constance. Henri le gratifia d'une pièce d'or et lui ordonna :

— Retourne auprès de l'impératrice. Fais-lui mes compliments et dis-lui que l'enfant s'appellera Frédéric, comme mon père.

… Ce fut donc Frédéric. Il garda Roger comme second prénom, mais on n'en fit guère usage.

Et maintenant, Yamina raconte…

Première partie

Nos printemps à Palerme

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

C'EST BIEN AINSI qu'il était venu au monde ! Je l'ai souvent entendu raconter au *monastère*, par des témoins dignes de foi et en des termes semblables. Je n'y avais pas assisté moi-même. De toutes mes jeunes années, je n'ai jamais quitté la Sicile. Or, cela s'était passé au nord de l'Italie, aux frontières des États du pape. D'ailleurs, même présente, en aurais-je gardé le moindre souvenir, n'ayant pas même deux ans de plus que lui ?

Une aussi stupéfiante *nativité* ne pouvait qu'annoncer un destin exceptionnel.

Quand j'ai aperçu pour la première fois notre petit roi, il allait fêter sa quatrième année. C'était sur les marches de la cathédrale de Palerme. On venait de le couronner. Son père Henri VI, l'empereur, était mort deux ans plus tôt. Mort suspecte, des bruits avaient couru. Mais n'en est-il pas toujours ainsi quand un souverain, dans la force de l'âge, disparaît brusquement ? Je n'ai su la vérité que bien plus tard.

Tante Sultana m'avait emmenée assister à sa sortie de la cathédrale. Il y avait une foule immense, mais j'étais juchée sur les épaules de Moussa, le plus grand de nos serviteurs noirs, tout à la fois effrayée et éblouie par tant de vacarme, de couleurs et de mouvements. J'ai vu d'abord l'évêque portant la croix et tous les prêtres qui l'accompagnaient, leurs vêtements rutilants d'or. Tous chantaient avec de belles voix des actions de grâce et des chants

Extrait de la publication

de gloire. Puis il y eut une procession de moines formant comme une haie, balançant des encensoirs, chantant eux aussi, mais avec des voix plus sourdes et plus belles encore.

Juste derrière eux, l'enfant roi est apparu, seul, s'avançant avec dignité et superbe, souriant mais le regard fixe. Je l'ai trouvé beau comme une statue, mais la statue vivait. Un peu de vent déplaçait ses boucles blondes dans lesquelles rougeoyaient des mèches d'un vieil or tout semblable à celui de la petite couronne byzantine qui le coiffait, ocellée de rubis et d'émeraudes, et d'où descendaient deux pendentifs cachant ses oreilles sous un filet de perles.

C'était un enfant plutôt maigre et sa robe de soie d'un bleu nuit, constellée de soleils d'or et de lunes d'argent, flottait autour de son corps gracile. Les joues un peu creuses de son visage le faisaient paraître plus âgé qu'il n'était.

Mais ce qui m'impressionnait le plus, c'était cette façon qu'il avait de voir au-dessus de nos têtes, de sembler contempler le ciel immaculé sans jamais baisser les yeux, sans jamais regarder les marches sur lesquelles il posait les pieds avec fermeté.

Comment pouvait-il s'avancer avec tant de confiance ? Moi qui ne sortais jamais sans qu'on me tienne la main, sans qu'on m'aide à franchir les moindres obstacles de la rue ! Avait-il la certitude qu'un ange – sans doute celui que nous appelons Djebril et eux Gabriel – se tenait, invisible, à ses côtés, pour l'empêcher de trébucher ou bien pensait-il que les marches des escaliers viennent d'elles-mêmes se placer sous les pas d'un roi ?

Derrière lui venait sa mère, Constance, la régente, la fille du grand roi Roger II, suivie de tous ses chevaliers brandissant leurs bannières multicolores qui s'emmêlaient en claquant au vent.

C'est elle qui avait tenu à ce que son fils soit au plus tôt reconnu roi de Sicile. À la mort de son époux, les électeurs germaniques, peu soucieux de porter à leur tête un enfant, avaient offert l'Empire au duc de Brunswick qui avait pris le nom d'Othon IV. À peine élu, il lorgnait déjà vers la Sicile.

Constance en avait appelé au pape pour que l'héritage de son père revienne bien à son fils Frédéric Roger. Elle proposait même de faire de son enfant le pupille de l'évêque de Rome. Le pape approuva. Il ne craignait rien plus que de voir Allemagne et Sicile

Extrait de la publication

dans les mêmes mains, car c'était comme inscrire ses États dans un étau.

La foule criait sa joie d'avoir enfin pour roi un descendant qui fût du sang de ces souverains normands qu'ils avaient tant aimés. Quand le petit roi et la régente passèrent à notre hauteur, lalla Sultana cria de sa voix dont la gravité surprenait toujours :

— Longue vie à toi, Constance de Hauteville, et gloire à ton fils bien-aimé !

Au milieu de tant de vacarme, la régente sembla distinguer cette bénédiction, elle se tourna vers tante Sultana comme frappée d'une flèche. Et je vis partir de ses beaux yeux d'un bleu sombre un regard où, malgré mes six ans, je sus lire un mélange de stupéfaction, de complicité et presque de crainte comme je n'en avais jamais vu. J'ai regardé lalla Sultana. Son vieux visage travaillé par le temps demeurait impassible avec, peut-être, juste au coin des lèvres, l'amorce d'un sourire énigmatique.

La tête des enfants est toute chargée de ces mystères qu'une vie entière ne suffit pas toujours à résoudre.

*

Mais je m'aperçois que j'ai prononcé des noms : le *monastère, lalla Sultana*, qui ne veulent rien dire pour vous et pourraient vous induire en erreur. D'abord, n'allez pas imaginer que je sois quelque moniale. Mon nom est Yamina. Mes prières, je les adresse à Allah, l'Unique, et à Mahomet, son Prophète. J'ai appris à lire dans le Coran, ce qui n'était pas si rare pour une fille à Palerme et le *monastère* est tout sauf un couvent.

C'est sans aucun doute le bordel le plus raffiné de la ville. Ce nom, le grand roi Roger II le lui a jadis donné. Il le doit à son architecture. C'est un grand ryad qui ouvre sur une petite place paisible, à deux pas du port et les arcades autour de son patio font assurément penser à ces préaux à colonnettes où déambulent les moines chrétiens. Au milieu du jardin, il n'y a pas de puits mais une vasque tapissée de beaux zelliges bleu et miel. Il y pousse aussi un arbre extraordinaire : un seul tronc massif, mais des branches qui portent, au déroulé des saisons, quatre espèces

Extrait de la publication

de fruits différents : des mandarines, des oranges, de petits citrons lisses et de gros cédrats à la peau grumeleuse.

Si j'ai parlé du bordel le plus raffiné, ce n'est pas seulement pour la grâce de ses pensionnaires qui sont pourtant parmi les plus jolies filles qu'on puisse imaginer, mais pour la distinction de sa clientèle. On ne voit ici que poètes, philosophes et savants, voyageurs et marchands et, comme vous l'avez deviné, le grand roi Roger y a fréquenté non seulement dans sa jeunesse, mais tout au long de son règne.

Il y venait habillé en simple marchand. Les autres habitués ne s'y trompaient pas, mais cela leur donnait la liberté de discuter avec lui comme s'il avait été l'un des leurs, sans l'approuver toujours ni masquer leurs pensées. Quant aux visiteurs étrangers, ils s'y laissaient prendre et le roi pouvait, en les écoutant, savoir ce que dans le monde on disait de lui et de son royaume. Il y découvrait aussi les grands esprits, les hommes d'affaires habiles, les meilleurs savants ou lettrés qu'il souhaitait retenir auprès de lui pour le prestige de son règne.

C'est ainsi qu'il avait rencontré le célèbre voyageur et lettré Al-Idrisi avec qui il allait rédiger, durant les dix dernières années de sa vie, la meilleure et la plus complète des géographies qu'on ait pu établir depuis les temps antiques.

Vous vous demandez sans doute comment on peut limiter à une élite l'accès d'une maison de plaisirs ? Au *monastère*, on usait de trois moyens : l'argent, l'ennui et la force.

D'abord l'accès à ces soirées où se mêlaient les agréments de la chair et de l'esprit était tarifé fort cher. Mais on savait avec doigté permettre l'entrée à moindre prix des philosophes et des savants dont la richesse n'est pas toujours en pièces d'or ou d'argent.

Restait à décourager les esprits grossiers dont la fortune peut être grande.

Quand, une heure après la tombée de la nuit, la porte du *monastère* s'ouvrait discrètement, les clients ne se voyaient offrir d'abord d'autres jouissances que le confort d'un vaste salon empli de tapis et de coussins et le plaisir de petits mets savamment cuisinés, de friandises et de vins venus de Campanie, de Samos ou des flancs de l'Etna. Chacun jusque vers la minuit se livrait à

l'agrément d'échanger ses réflexions, ses connaissances, ses découvertes, de chanter ses poèmes ou de raconter de lointains voyages.

Certes nos belles pensionnaires et nos éphèbes étaient déjà présents, mais seulement pour passer un plat, accommoder une pile de coussins ou servir à boire. Ensuite ils allaient écouter sagement assis auprès de celui qui les avait choisis et, je le sais pour y avoir assisté depuis mon plus jeune âge, on n'allait pas au-delà d'une lente caresse sur une chevelure, d'un chaste baiser sur un front ou d'une tape amicale sur une joue encore imberbe. Ce n'est qu'à la minuit que s'ouvraient les chambres donnant sur le patio où chacun allait, alors et seulement, se livrer aux jeux de l'amour.

Cette longue attente, meublée par les plaisirs de l'esprit, décourageait la patience des plus rustres et dans la suite ils portaient leurs pas et leurs appétits vers des maisons où trouver des satisfactions plus immédiates. Il n'en manquait pas.

Mais si quelqu'un s'avisait de vouloir forcer l'entrée quand, sur sa mine, on l'en dissuadait avec beaucoup de courtoisie, si quelque brutal arrogant voulait déroger au rituel et montrait trop ouvertement son impatience, alors intervenaient nos deux géants noirs, nos deux atlantes postés à l'entrée. Leur seule présence, la seule crispation de leurs muscles suffisaient à faire fuir les indésirables.

Les premiers que j'ai connus s'appelaient Moussa et Abdou. De ceux qui leur succédèrent, j'ai exigé qu'ils portent le même prénom. L'éclat de leurs dents blanches, l'énormité de leur rire, leur manière de me lancer en l'air et de me récupérer d'une seule main comme un chaton me faisaient pousser des cris de terreur. Alors ils me serraient contre leur poitrine d'airain, plaçaient sur mes yeux fermés par la peur un baiser de leurs grosses lèvres chaudes et je me sentais la plus heureuse des petites filles. Bref, je les adorais.

C'est sur ce monde harmonieux que régnait, depuis près de quarante ans, lalla Sultana. Le *monastère* lui devait son élévation et ses usages, avant elle, il n'avait jamais joui d'une aussi flatteuse réputation. Certains vous diront en toute bonne foi que lalla Sultana était ma mère. Ce n'est pas exact : elle l'était devenue.

À soixante ans, elle était encore d'une beauté surprenante. Grande femme restée mince, l'autorité de son port de reine, la gravité d'un long visage aux traits superbes, l'art qu'elle avait de se maquiller, de barrer son front et sa gorge de fins bijoux d'argent, l'édifice savant de son abondante chevelure noire la rendaient encore si désirable que les plus nobles de nos visiteurs rêvaient toujours de la conquérir.

Mais aucun n'avait jamais pu se vanter d'y être parvenu. Elle était inaccessible. Elle n'aimait la compagnie des hommes que pour les jeux de l'esprit.

*

Je suis née de l'autre côté de la Méditerranée, dans un port d'Ifriqiya qui se nomme Madhiya. Ma mère avait le même père que Sultana mais était née d'une autre épouse. Bien jeune encore, on l'avait mariée à un très vieux commerçant qui possédait d'innombrables pressoirs à huile.

Cet homme riche mais décrépit s'était imaginé que mettre une jeunesse dans son lit suffirait à réveiller ses sens. Mais le mal était incurable. Frustrée, abandonnée, ma mère s'était laissé séduire par un neveu de son époux qui était de son âge. Je suis le fruit de leur passion.

Je crois que le mari trompé, conscient de ses insuffisances, aurait fermé les yeux sur une grossesse qui l'eût flatté au regard de tous. Mais une servante jalouse vendit la mèche et le marchand dut bien se résigner, pour l'honneur, à abandonner sa jeune femme aux Juges de la Foi, d'autant moins poussés à l'indulgence qu'elle avait refusé de donner le nom de celui avec qui elle avait fauté. Ils la condamnèrent à la lapidation.

Le marchand d'huile, sans doute pris de remords, obtint que la peine ne fût appliquée qu'après la venue au monde de l'enfant. Le jeune neveu tenta ce qu'il put pour nous sauver. Le hasard voulut qu'au jour de ma naissance un bateau venu de Sicile chargeât dans le port des provisions de dattes. Mon père prit langue avec l'équipage qui repartait le soir même. On accepta, moyennant une forte rémunération, de nous emmener lui, ma mère et moi.

Extrait de la publication

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EUCN000353.N001
Dépôt légal : mars 2013

Extrait de la publication

Extrait de la publication